

La fonction d'accueil : la présence permanente d'un tiers, ou la présence permanente d'une fonction qui assure la tièrcéité ?

Serge Bédère

Journée sur les visites médiatisées

Lyon 29 Novembre 2009

Le travail que nous avons présenté avec Monique Laffargue à Nîmes sur la « technique de l'anti-monte lait » nous avait conduits à la lisière de la notion d'accueil.

C'est ce chantier que je voudrais reprendre avec vous aujourd'hui.

Faisons un peu l'inventaire des matériaux :

- La scénographie :

Repérer ce qui se passe en espace de rencontre comme une scène offerte sur laquelle des personnages vont jouer un rôle dont le script leur est en partie connu, en partie inconnu en nous prenant en quelque sorte à témoin, en tentant de nous embarquer dans leur jeu à partir de présupposés sur notre position

- Les marionnettes et la question des semblants :

Souvent on peut constater que dans le travail du samedi il y a tout un jeu de déplacement dans l'espace, des tentatives de se rapprocher, de se fuir, ce qui fait que les uns tournent souvent autour des autres, et nous en plus, ou alors ce sont eux qui nous tournent autour, comme si on essayait tous d'attraper un objet invisible...on nous tourne autour ou nous, nous tournons autour de protagonistes dont nous suivons le jeu sans l'épouser, dans une sorte de doublure qui suffit d'elle-même ou pas, nous y reviendrons.

Cette question du tourner autour nous introduit à celle du semblant et du maniement des semblants via les marionnettes : c'est en effet avec la question du

théâtre de marionnette japonais Buranku que Lacan introduit la question du semblant.

On peut très bien se passer de Lacan, on n'est pas là pour jouer à « Jacques a dit », mais on n'est pas non plus obligés de s'en passer si c'est intéressant et si ça peut faire avancer nos affaires.

Voyons de plus près :

Le Buranku se caractérise par des marionnettes de grande taille manipulées à vue par des marionnettistes visibles du public.

Ca va au fond assez bien avec nos présences un peu « flottantes » qui n'adhèrent directement ni aux discours ni aux déplacements dans l'espace et qui nous permettent de tenter quelques improvisations plus ou moins réussies pour restaurer un écart et sortir de la logique des conflits établis.

A ceci près que l'on n'est pas là pour tirer les fils justement et encore moins pour s'y croire et en jouir. *« Des godets prêts à faire accueil à la jouissance, c'est justement comme ça que Lacan pose la question des semblants »*¹.

Ce dont il s'agit dans notre travail, c'est d'un jeu constant d'adaptation aux limites de l'autre pour éviter d'un côté une intrusion trop violente, de l'autre de venir renforcer des sensations d'abandon et des positions reposant sur des îlots de jouissance que l'on se propose de recueillir dans nos godets justement.

Une autre chose que les marionnettes nous permettent d'attraper, pour que l'on soit dans une position avertie, c'est de savoir que les fils ne sont pas là où ils ont l'air, ni les sujets là où ils semblent être, là où ils s'entrechoquent en étant à la fois encombrés et dans la méconnaissance d'eux même. Pour attraper ça, il nous faut faire un détour par la littérature et par la nouvelle d'Heinrich Von Kleist, le marionnettiste.

Von Kleist nous rappelle que le point où se rejoignent les fils de la marionnette porte un nom, que cela s'appelle l'âme de la marionnette.

¹¹ D'un discours qui ne serait pas du semblant, 12 mai 1971, p 126

Une autre façon d'indiquer que le point de gravité d'un sujet est au dehors de lui-même et que c'est sur cet au dehors que nous tentons d'intervenir à travers nos interventions pour tenter de produire des déplacements.

C'est là qu'intervient la question de l'accueil que nous allons tenter de développer un peu ce matin, pour alimenter après la réflexion sur comment pourrait s'appeler ce que l'on fait, de définir ce dont il s'agit dans notre travail de fond, quelle qu'en soit la forme.

- Avant, il faut pour finir l'inventaire des matériaux, évoquer encore une question : celle des ordonnances et de leur fonctions, ce qui au fond est identique, qu'elles émanent d'un JAF ou d'un JE.

La décision de justice est la base de notre intervention. Mais elle est aussi porteuse d'une certaine violence, et cristallise des violences en retour. Son arbitraire excite souvent l'idée chez l'un des intéressés, père, mère, enfant, d'ériger son propre désir en lieu et place de loi. Vouloir faire respecter une décision de justice peut alors produire une violence supplémentaire, à laquelle il faut substituer autre chose pour qu'elle n'alimente pas en fait le circuit des jouissances, la notre compris.

Ça ne peut marcher que s'il existe un maillage dans la relation et dans la rencontre, si on trouve une manière humaine et judicieuse d'installer la parole, ce qui n'est jamais donné d'avance. Il y a tout un préalable sur lequel il faut porter notre attention, toute une création d'atmosphère et d'ambiance, toute une installation du « pré-relationnel » avant de pouvoir ne serait-ce que se dire bonjour.

C'est là qu'intervient la question de l'accueil.

C'est là que notre travail, quelle qu'en soit l'appellation ou la commande, ne se réduit pas à un ensemble de prestations hiérarchisées, mais relève de l'accueil, c'est-à-dire du travail humain dans toute sa complexité, un travail dans lequel nos subjectivités sont engagées, vivant par nature dont la caractéristique est qu'il n'est pas protocolarisable parce que les actions et les mesures qui sont à

déployer pour que l'accueil soit réussi ne peuvent être par essence prévues à l'avance.

A ce titre, en tant qu'intervenants en espace de rencontre, nous sommes paradoxalement condamnés à tenter de « programmer le hasard » comme le dit joliment Jean Oury.

L'inventaire des matériaux étant posé, il faut prendre des exemples concrets pour attraper les choses :

L'un est une situation « JAF », l'autre « JE », l'autre une situation JAF qui pourrait être JE

Scène 1 : Un père un samedi matin. C'est une première fois. Il n'a pas pris contact au préalable comme chaque parent est invité à le faire par une mention figurant sur l'ordonnance, n'a pas répondu au courrier adressé après que nous ayons reçu la mère.

Il se présente de façon fermée. Nous n'avons aucun espace pour lui dire ne serait-ce que bonjour. Il lance « *J'ai été condamné à 18 mois de Point Rencontre* ». Il est inaccessible, cependant il est là, même s'il part de la pièce où se tient la table que nous utilisons pour inscrire les enfants sans nous laisser aucun espace pour l'aborder pour aller se planter bien en face de nous, à bonne distance, les bras croisés au milieu de la cour.

Ça ne nous laisse présager rien de bon pour la suite, au moment où ses enfants vont arriver.... Mais nous ne trouvons aucun moyen d'aller vers lui..

Il y a là d'autres parents, d'autres enfants.

Parmi eux Anissa.

C'est une petite fille de 9 ans que nous connaissons bien. Elle vient rencontrer son père. Du moins en principe. Car dans les faits, c'est longtemps une non rencontre qu'elle lui fait endurer. Longtemps elle a tout refusé de sa part, faisant mine de se boucher les oreilles s'il lui parlait, de fuir s'il s'approchait, de bouder tout ce qu'il lui apportait, même et surtout si elle le lui avait demandé.

Bien sur elle arrivait toujours à le mettre hors de lui, à le précipiter dans de longues diatribes dans lesquelles il s'emportait, fustigeait la mère, le système, nous, la terre entière au grand dam des autres présents.

C'est d'ailleurs un autre père qui un jour aura une intervention plus efficace que les nôtres : *« écoute, ça suffit, il n'y a pas que toi aussi ; il y a d'autres enfants et tu fais peur à tout le monde »*...

Nous, nous avons alterné de la « grosse voix » et de la « voix douce », en privilégiant plutôt la seconde, en passant près de lui quand il s'emportait pour glisser en chuchotant presque des invitations à l'apaisement...

Petit à petit, ça a marché...pas tout de suite.... Et à condition d'être très patients. Peu à peu des nuances sont apparues dans son adresse en fonction de qui d'entre nous se trouvait là. Il s'est mis à avoir certains d'entre nous plus « à la bonne » que d'autres, à parler un peu plus de ses peurs, de ses difficultés sociales comprises, e sa position d'immigré, de son expulsion de son logement. À parler, plus à hurler. Évidemment, cette petite fille ne perdait pas une miette de la situation, voyant qu'à nos yeux au moins ce père avait l'air de devenir davantage fréquentable. Elle s'est mis à s'éloigner un peu moins, à refuser un peu moins. Pas vraiment à accepter, mais...

Il nous est arrivé de mettre en place des stratégies particulières. De saisir le fait qu'elle daigne répondre à son père sur ce qui lui ferait plaisir (petit jouet, livre, viennoiserie) pour soutenir celui-ci dans le fait d'aller le chercher à la boutique en face. Mais bon, complication : pas d'autorisation de sortie. Pourtant il y avait cette invitation du père, viens choisir avec moi.... Et elle hésitante...et nous aussi...jusqu'à ce que l'on ose proposer un pas de côté : *« écoute, c'est vrai ce que dit ta mère, qu'il n'a pas le droit de sortir avec toi, mais là c'est juste en face et nous on est prêt à t'accompagner. On expliquera à ta mère après »*. Il y avait des lueurs d'envie dans ses yeux...mais.....

La première fois, elle était presque décidée puis au dernier moment non... alors nous avons dit : *« écoute, tu fais comme tu peux, mais moi j'y vais avec lui »*..alors un jour elle a dit *« arrête, je viens. Mais bon, je ne veux pas marcher à côté de*

lui. Je veux bien marcher à côté de toi, mais lui, il faut qu'il soit derrière ». Bon, il faut un début à tout... ça a donné parfois de drôles d'équipage pour aller chez le marchand de journaux, ou à la superette ou à la boulangerie...Mais avec cette entremise, elle pouvait consentir. Dire ce qui lui ferait plaisir...et ne pas se priver d'en faire bon usage. Discrètement, certes, mais...

Cet homme, pourtant en difficulté financière a été un des premiers à poser qu'il voulait acheter une poche de café pour le centre, un gâteau chez la boulangère pour le partager et en offrir. D'abord en offrir lui, alors que sa fille haussait les épaules et ne voulait même pas regarder le résultat, jusqu'au jour où elle s'est piquée au jeu... à en prendre...et...à en offrir à son tour.

C'est ainsi que cet homme rempardé dans son opposition hostile a vu arriver vers lui une petite fille avec une portion de gâteau dans une assiette en papier s'adressant à lui pour lui dire « *vous voulez un morceau de gâteau ?* ». Cela a fait basculer son opposition ; ça nous a permis de lui présenter Anissa, de le présenter à Anissa, de lui dire qu'Anissa venait depuis longtemps que là elle prenait plaisir à offrir du gâteau que son père avait acheté, de lui proposer un café, de lui glisser qu'au fond si on changeait de nom, on pourrait s'appeler mieux que rien... et le contact était établi, l'hostilité tombée, l'ouverture faite au fait de pouvoir se saisir de ce lieu et de ce temps pour rencontrer ses enfants...²

Scène 2 : Nina vient accompagnée de l'assistante maternelle qui la conduit à Point Rencontre pour qu'elle y rencontre sa mère. L'assistante maternelle est très régulière mais un peu bougonne. La mère est assez irrégulière et instable. C'est difficile pour Nina et douloureux chaque fois que sa mère oublie de venir,

² Cette situation est ici déroulée du point de vue de l'accueil ; il convient de souligner un autre déroulé possible, du côté de la « restauration du sujet de droit » : au fil du temps, à mesure qu'il pouvait prendre confiance et appui, ce père récriminateur qui a parfois occupé beaucoup d'espace le samedi s'est un peu apaisé. Il a consenti à comprendre un peu plus le français, à écouter un peu plus ce que nous pouvions lui dire concernant la procédure et la fonction du magistrat...il s'est petit à petit intéressé à cette dimension...nous demandant parfois de l'aider à faire des lettres, à faire un dossier pour l'association chargée de l'enquête sociale, à pouvoir trouver un avocat. Finalement, il a enclenché une demande d'audience pour demander d'autres modalités de rencontres, soulignant en particulier que le fait que les deux demis frères d'Anissa viennent sur les mêmes plages horaires et sur le même rythme rencontrer leur père à eux n'était pas supportable pour lui : les 3 enfants tendaient à former un front de refus vis-à-vis des deux pères qui avaient été deux hommes rivaux. Il a même pris pour position d'arrêter de venir tant que l'audience n'aurait pas eu lieu, et nous appelle régulièrement pour nous dire « c'est moi ! on n'a toujours pas vu le juge, alors j'attends et en attendant, je ne viens pas »

d'autant que l'assistante maternelle ne dit rien mais n'en pense pas moins et tellement, que cela se voit, que ça en est même édifiant, mortifiant pour Nina. En même temps, si la mère vient, il y a de la rancœur pour la fois d'avant où elle a oublié de venir. Ou bien c'est connoté d'une façon ou d'une autre par l'assistante maternelle, ou bien cela est recouvert par le fait qu'elle parle de Nina avec la mère ce que Nina ne supporte pas. Nous nous avons du mal à décaler tout ça. Jusqu'à ce que l'idée nous vienne (enfin) non pas d'enregistrer la présence de Nina, mais plutôt d'accueillir l'assistante maternelle. De lui demander comment s'est déroulé le trajet (elle fait plus de 50 km pour venir) et... de lui proposer un café en attendant, ce qui la surprend beaucoup et la détend. Elle se met alors à nous parler pendant que Nina se décolle et regarde autour ce qui se passe, est plus à l'aise. Le ressenti de l'assistante maternelle s'exprime auprès de nous, un peu plus loin des oreilles de Nina, laquelle peut, au fil des venues, prendre part au fait de proposer ce café à sa gardienne ou à sa mère lorsque celle-ci arrive. Ce sas permet aussi un accès détendu à Nina en particulier pendant la période où sa mère, enceinte est moins régulière dans sa venue et où de nouvelles modalités de visite se préparent.

Scène 3

L'une vient voir tantôt sa fille, tantôt son fils.

L'autre vient voir ses deux enfants.

La deuxième se persécute très vite, supporte très mal nos présences, nos regards, surtout quand elle souffre de ne pas les voir venir ou lorsqu'il y a un problème d'horaires. Quand ils sont là, même un soupçon de présence en trop de notre part déclenche une litanie de revendications. Elle nous prend à témoin de leur mise supposée négligée, se met à incriminer le père, se met à ne plus les voir, emportée par son interminable plainte. Les moments où elle attend sont terribles. Parfois aussi les moments du retour quand il s'agit de les ramener et qu'ils repartent avec leur père, au point où nous serons amenés au moins une fois à demander à la police d'intervenir (en douceur rassurez vous, ils prendront le

prétexte d'une vérification d'identité pour lui demander de les suivre ce qu'elle acceptera, la soulageant ainsi de l'interminable de sa plainte déchirante).

Visiblement la première sait y faire là où nous avons tant de mal.

Pour peu que l'on ne s'en mêle pas, ou en tous cas pas de suite, un contact s'établit entre elles. La seconde demande des nouvelles à la première de sa fille présente. Elle parle à l'enfant, la première la laisse s'en occuper un peu, parle aussi avec elle. Et alors l'attente si insupportable s'apaise, prend des contours acceptables. Et le changement de dispositions introduites par la nouvelle ordonnance, qui réduit la visite de la journée entière à seulement l'après midi, devient de fait acceptable. Certaines fois, au bout d'un moment assez long, dépassant la demi-heure au-delà de laquelle nous déclarons celui qui ne vient pas absent, elle consent d'elle-même à partir vers 11h, nous disant juste au passage « *ils ne sont pas là, je reviendrai cet après midi* ».

La première pourtant a un cv particulier, elle qui dit : « *ma tante me dit que je suis grosse et que je suis handicapée psychique, mais au moins, moi, je me soigne et pas elle, pourtant elle en aurait besoin* », en tous cas, elle témoigne qu'elle sait y faire avec sa psychose, et que même, elle sait y faire avec la psychose de l'autre.

Comment repérer ce qui se passe dans tout ça, quelle est la nature du véritable travail que nous faisons, en mettant en jeu nos subjectivités, en nous laissant travailler par ce qui se passe, en permettant que cela se passe.

Que l'accueil soit porté, parfois par nous, parfois en proximité, parfois en distance, parfois même par d'autres que nous, au moins temporairement.

Comment définir dans la scène 2 ou dans la scène 3 ce que nous faisons, si ce n'est en disant que notre travail permet que ces choses là aient lieu.

Que notre travail, justement, c'est de veiller aux conditions de possibilités que cela puisse se faire.

Il peut être utile, à ce point de notre avancée, de reprendre la distinction que les psychodynamiciens du travail opèrent entre travail prescrit et travail réel.

Le travail prescrit, c'est facile à déterminer. C'est au fond la commande sociale qui nous est faite. On a beau la décliner en visite médiatisée, visite supervisée, visite contrôlée, rencontre accompagnée, on crée des catégories de prestations hiérarchisées, mais on n'attrape pas vraiment la nature des choses en question.

Le travail réel, c'est comment on s'y prend pour faire ce que l'on a à faire, pour produire ce « tourner autour » dont nous parlions tout à l'heure, pour produire un certain type d'ambiance qui permet que des choses comme celles que nous avons décrites puissent se produire, avoir lieu.

Le problème de ce travail, c'est qu'il se définit par le négatif : il se voit surtout quand il n'est pas fait. Parce que s'il n'est pas fait, ça se met à exploser de partout et ces choses comme celles que nous avons décrites justement ne se produisent pas ou ne se produisent plus.

Quand ça marche, ça ne se voit pas. C'est ce que Pascale Molinier désigne lorsqu'elle parle du travail « invisible ».

Cette part de travail invisible et pourtant déterminant, qui joue sur des niveaux logiques complexes pour produire un certain type de « portage psychique », de « qualité d'ambiance », qui mobilise des stratégies indirectes dont on sait qu'elles sont tout à fait opérantes au billard par ex, qui repose sur l'utilisation de logiques que les sémioticiens qualifient d'abductives, tout ce travail de fond c'est ce qui correspond à ce que l'on pourrait nommer **la fonction d'accueil**.

Notre travail, c'est de veiller au maintien et à la permanence de cette fonction là, dans la mesure où c'est cela qui potentialise l'efficacité de nos présences. Accueillir, c'est aussi agir sur l'entourage, sur les entours, intervenir dans cette zone où se situent les âmes des marionnettes et faciliter le changement. Il y a un travail psychique qui caractérise cette fonction, qui se distingue du travail de type psychothérapeutique tel qu'on l'entend habituellement, mais qui reste un vecteur de changement indispensable. En mettant en évidence et en reconnaissant la spécificité de cette fonction, nous sommes en mesure d'analyser l'action que cette posture singulière peut avoir sur l'entourage, ses implications et ses effets sur le processus de prise en charge.

La qualité de l'accueil se mesure entre autre grâce à la capacité de créer cet environnement rassurant et favorable au développement des échanges, dans lequel les familles accueillies se sentent en confiance. Chaque intervenant se présente comme un élément d'étayage possible, prêt à se laisser utiliser comme objet apaisant ou comme objet contenant pour tout ce qui semble trop dur à supporter pour les parents et pour les enfants visiteurs.

À ce titre, il ne s'agit pas comme le fait remarquer Duarte Rolo, d'un ensemble de procédures, mais d'une fonction particulière.

L'accueil est quelque chose de plus complexe que ce que l'on pourrait penser, quelque chose qu'on ne saisit pas instantanément et qui demande un travail d'analyse de ce qui se joue dans l'ici et maintenant de chaque situation. Accueillir quelqu'un, ce n'est pas quelque chose de naturel, au sens où il y a un travail psychique à faire pour garantir une qualité de l'accueil. L'accueil est donc un travail. En tant que travail vivant, ses modalités, comme nous l'avons déjà soulignées ne peuvent être définies par avance. C'est un travail jamais fini et toujours à refaire.

Un travail invisible.

Un travail discret. Mieux on le fait, moins il se voit.

Un travail qui se travaille et qui nous travaille.

Produire ce travail n'est pas à mon avis une question de procédures, ni de formations hiérarchisées, de compétences spécifiques ou de prestations « étagées ».

C'est avant tout une question de dispositif, de dispositif plus ou moins minutieux à inventer au un par un en fonction du travail à faire autour d'une situation.

C'est à mon sens à travers cette question que se pose et peut se repérer la question des limites à l'intérieur de chacun de nos dispositifs.

Je crois qu'un des objectifs de la journée d'aujourd'hui, outre de mettre au travail la question de nommer ce que l'on fait en suivant les pistes que nous a indiquées Caroline, c'est de dépasser les différentes catégories correspondant

au travail prescrit pour saisir les modalités de l'organisation possible du travail réel.

C'est ce à quoi le travail des ateliers et des tables rondes pourrait nous aider...